

# LES LIVRES QUI ONT COMPTE

EDGAR MORIN



Qu'est ce qu'un livre qui compte dans une vie? C'est un livre qui constitue, pour son lecteur, une *"expérience de vérité"*, ce qui vaut, non seulement pour un livre d'idées, mais aussi, parfois plus profondément, pour un poème ou un roman. C'est un livre qui nous dévoile et met en forme une vérité ignorée, cachée, profonde, informe, que nous portions en nous, et qui nous procure ainsi un double ravissement, celui de la découverte de notre vérité dans la découverte d'une vérité extérieure à nous. Un tel livre, en effet, nous apporte la découverte d'une vérité autre, étrangère au départ, qui s'accouple à notre vérité, s'y incorpore et devient notre vérité<sup>1</sup>.

Faisons deux remarques: nous vivons des âges esthétiques différents, de l'enfance à l'âge adulte, et, devenus adultes, nous devenons insensibles aux oeuvres qui ont charmé notre enfance, jeunesse, adolescence. Ainsi, les contes de Perrault, les romans de la comtesse de Ségur, nous les évoquons avec attendrissement en pensant à notre enfance, mais nous les considérons désormais comme des choses

---

<sup>1</sup> Ce texte sur les livres qui ont compté pour Edgar Morin a été à l'origine publié dans « Histoires de lectures » à l'occasion de la manifestation « Lire en fête » en 1999.

enfantines, pour enfants. Pourtant, ces oeuvres nous ont marqué en profondeur. Ainsi, en ce qui me concerne, m'ont marqué en profondeur les romans d'aventures de Gustave Aimard, les romans canins de Jack London. Plus tard, vers 13/15 ans, rôle énorme du Jean-Christophe de Romain Rolland et des romans d'Anatole France. Le premier est romantique, lyrique, transporté par l'amour de l'humanité. Le second est sceptique, critique, souriant, détaché. L'un et l'autre me dévoilent, me révèlent, expriment deux sentiments antagonistes qui sont très forts en moi, parce qu'ils me viennent du même événement fondamental: la mort de ma mère alors que j'avais dix ans.

D'un côté, je suis désabusé à jamais, j'ai perdu l'absolu, je suis conduit à douter de tout, et cela d'autant plus que j'ai subi un très faible *imprinting* culturel: mes parents sont des sépharades laïcisés d'ascendance espagnole puis italienne, je ne reçois d'eux aucune croyance traditionnelle, et, à l'école, je vais me nourrir de romans que je lis sous ma table, pendant les classes, et chez moi, pendant les repas; ce sont des romans, qui m'émeuvent et me transportent, en même temps que des films (que je vais voir pêle-mêle), qui me donnent ma culture première. Je m'incorpore certes la substance France en intégrant en moi Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Bouvines, Valmy, Napoléon, la Marne. Mais je me sentirai facilement plus tard une *matrice* méditerranéenne, avec amour pour l'Espagne et l'Italie d'où viennent mes ancêtres, et je serais facilement apte, comme tout individu nourri de plusieurs cultures, attaché à chacune mais n'absolutisant aucune, à devenir citoyen de la planète Terre.

L'autre aspect de moi même, qui me vient de l'aspiration toujours renouvelée à retrouver l'intégration dans une substance maternelle infinie, océanique, me poussera non seulement vers tout ce qu'exprime le romantisme, mais aussi vers la recherche de la foi, de l'effusion, de la communion. Ainsi, ayant perdu ma mère, j'ai recherché à retrouver ailleurs, autrement, la communion océanique, mais j'ai en

---

même temps toujours gardé le sentiment de l'irréparable, de la perte et du désastre; le doute est demeuré incrusté au fond de moi même à la fois du fait de l'expérience de la mort et du non retour de la mère, et du fait du faible *imprinting* culturel en mon esprit, d'où l'impossibilité, en dépit de mes efforts, de croire en la religion du salut (le christianisme).

Contradiction toujours vécue, jamais dépassée, entre foi et doute, et toujours nourrie par des livres. D'où ma fascination, d'une part pour les auteurs qui ont vécu le plus intensément cette contradiction (Pascal, Dostoïevski), pour les philosophes, de la contradiction qui en profondeur ne la suppriment jamais (Héraclite, Hegel, et même Marx), et aussi mon attraction irrésistible pour le doute fondamental (Montaigne) mais aussi pour l'élan fondamental au delà du doute et de la raison (Rousseau). J'ai été marqué par ce dont j'avais soif. Je parlerai donc d'abord de quelques uns de ces auteurs, qui sont pour moi fondamentaux, non seulement parce qu'ils concernent ce qu'il y a de fondamental en moi, mais parce que je les ai connus à l'âge même où les lectures peuvent nourrir et marquer en profondeur non seulement l'intelligence, mais aussi l'âme et l'être tout entier.

Je cite en premier Dostoïevski. J'ai certes beaucoup été marqué par le "*Résurrection*" de Tolstoï, le "*Père et fils*" de Tourgueniev, les récits tristes et nostalgiques de "*La Steppe*", l'oncle Vania de Tchekhov, et dans les dernières décennies, j'ai été bouleversé par Le Pavillon des cancéreux, le Premier Cercle, la maison de Matriona de Soljenitsyne, le dantesque Vie et Destin de Grossman, écrivain "moyen" qui devient sublime dès qu'il plonge dans Stalingrad, perçoit avec une justesse visionnaire comment Stalingrad est à la fois la plus grande victoire et la plus grande défaite de l'humanité, et suscite une scène aussi terriblement grandiose que celle de la légende du Grand Inquisiteur, à Auschwitz, entre un jeune chef SS et un déporté communiste. Mais celui qui pour moi reste le plus présent, le plus intime, est Dostoïevski. Dimitri, Ivan, Aliocha Karamazov, Muchkine, Raskolnikov, Stravoguine et les autres héros des Possédés ne m'ont jamais quitté. Nul n'a porté

autant à la fois le sens de la souffrance, de la tragédie, de la dérision, du délire proprement humain (et je n'aurai pas proposé l'idée d'homo sapiens/demens comme notion clé dans "*Le paradigme perdu*" si sans cesse n'avait pas été régénéré par les écrivains et surtout le souvenir de Dostoïevski ce sentiment si profond en moi de l'indissociabilité de folie et raison en l'être humain).

Sans doute trouvais je dans les frères Karamazov les héros qui correspondaient à des virtualités profondes et contradictoires de mon être, comme chez la plupart d'entre nous. Mais ce que je trouvais surtout, dans toute l'oeuvre de l'écrivain, c'était plus aigue, plus intense, plus douloureuse et violente que partout ailleurs y compris les autres russes, c'est le sens de la souffrance, c'est la pitié infinie et hagarde pour cette souffrance, le tourment des âmes déchirées, les instabilités profondes de l'identité, les moments de vérité de l'amour, l'insondable mystère des êtres et de la vie. Mon premier sentiment philosophique (si j'ose employer ce mot) m'est venu de Dostoïevski : l'idée prioritaire qu'il faut avoir compassion pour la souffrance. Ce que je sentais chez lui, ce n'est pas tant que c'était un ancien révolutionnaire devenu traditionaliste, d'un ex-occidentaliste devenu slavophile, mais le maintien rongeur dans le second Dostoïevski du doute, du nihilisme, et le combat furieux, désespéré entre la foi et le doute, combat qui en moi n'a jamais cessé entre espoir et désespoir. Et je sais aujourd'hui que les plus grands esprits européens sont ceux qui n'ont cessé de vivre intérieurement une contradiction fondamentale, un antagonisme irréductible; même lorsqu'ils ont manifestement choisi un parti contre l'autre, ce dernier travaille souterrainement, mais activement, à l'intérieur du premier.

Cela m'amène à Pascal. Pour moi, Pascal, ce sont d'abord des vérités fulgurantes qui surgissent, brusquement, au cours de la lecture décousue des pensées (toujours mal cousues dans les diverses éditions, et inévitablement mal cousues, car fort heureusement Pascal est mort avant d'avoir pu transformer ces diamants en maillons d'un discours apologétique). Aujourd'hui je comprends ce qui me pascalisait et me pascalise à jamais: c'est, dans la même pensée, le lien et le combat

formidable entre la foi, la raison, le doute. Si la culture française est, au sein de la culture européenne, celle où s'est mené de façon la plus radicale le débat/combat entre la foi et la raison, la foi et le doute, Pascal vit dans son propre esprit ce combat qui oppose les esprits en France. De façon géniale, il se sert de la raison pour montrer les limites de la raison, dévoiler un ordre de réalité supérieur et inaccessible à la raison, ce qui l'amène à énoncer très rationnellement sa foi "*absurde*" *credo quia absurdum*".

En même temps, il a compris qu'il n'y a plus de preuve rationnelle de Dieu, plus de preuve absolument évidente pour l'esprit, ce qui l'amène à fonder sa foi sur un pari. Bien sur, je n'avais pas compris, à l'époque, la vérité moderne fondamentale de cette proposition, je n'avais pas compris que toute foi, toute croyance, non seulement en Dieu, mais aussi en la Révolution, en l'homme, en la science, en la raison, est également un pari dont il faut absolument être conscient. Ainsi, je reste fidèle en Pascal parce que toutes ses idées maîtresses ont depuis germé en moi, et ont même éclairé mes élaborations que je croyais nouvelles. Ainsi, sur le tard, j'ai retrouvé cette phrase de Pascal qui exprimait de la façon la plus dense et la plus admirable ce à quoi j'étais arrivé après un long travail: "*toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties*".

Je pourrais maintenant citer Rousseau, qui m'est sensible parce qu'il a appris à penser en vivant ses expériences, parce qu'il a été un autodidacte, et qu'il n'a pas subi "*l'imprinting*" des idées dominantes. Il a fait sa pensée entre Genève et Paris, c'est le marginal, le déviant, mais qui dans sa déviance apporte tout ce qui manque à ses amis, qui deviendront vite ses ennemis, les philosophes des Lumières. Il a compris que dans le progrès, il y a aussi une dégradation, que dans la civilisation, il y a la perte de ce qui était "naturellement" virtuel dans l'homme, et cela ne l'empêche pas de

songer à une société meilleure. La puissance créatrice de cette pensée autonome me frappe, mais s'il s'oppose aux philosophes, moi, je les garde ensemble en mon esprit. Ils sont en dialogique dans mon univers mental. De même la dialogique entre romantisme et rationalisme n'a jamais cessé d'être active en mon esprit à partir du moment où par l'ouverture jamais refermée, brèche originaire de la perte de l'absolu, devenue ouverture insatiable à la communion, s'est engouffré en moi le romantisme allemand, et je cite ici particulièrement Buchner, Novalis, Holderlin.

J'en viens à Hegel. Je suis venu à Hegel par Marx, du moins par le fait qu'un ami hongrois, qui avait subi l'influence de Lukacs, m'avait conduit, en 42-43 à lire Hegel, dans les traductions anciennes de Vera dont on disposait à l'époque, avec l'aide des Morceaux choisis de Lefebvre et Guterman, puis plus tard, les interprétations d'Hypolite et de Kojeve. C'est dans Hegel que j'ai appris à reconnaître ma (mes) contradiction(s) fondamentales, à les assumer à jamais, les approfondir, tenter de les "*dépasser*" (j'ai appris depuis que les contradictions vraiment fondamentales sont non seulement indépassables, mais constitutives de notre être et de notre vie). Dans Hegel, et notamment dans les pages admirables sur les sophistes grecs, j'ai appris que le scepticisme n'était pas qu'incertitude et corrosion, mais aussi l'énergie même de l'esprit. Dans Hegel, je me suis senti encouragé dans mon aspiration adolescente à assembler, relier les différents champs du savoir et de la connaissance, je me suis reconnu dans l'aspiration à la totalité, tout en pressentant que celle-ci était inaccessible, mais ne voyant pas encore clairement que croire la posséder était l'erreur suprême, ce que je découvris vers 1957 dans la phrase d'Adorno "*la totalité est la non-vérité*".

Beaucoup ne voient dans Hegel que le système abstrait, la dialectique intempérante. Moi je vois le combat entre l'idée et le réel, la copulation/lutte entre l'une et l'autre, je vois la pensée qui accepte et assume la contradiction, qui vit dans l'antagonisme permanent des idées à l'intérieur d'elle-même, et qui retrouve toujours un nouvel antagonisme quand elle a surmonté l'antagonisme qu'elle

subissait. Bien que le système philosophique de Hegel soit devenu, dans son achèvement même, la cible des critiques pertinentes de l' "existentialiste" Kierkegaard, moi j'ai toujours été sensible au mouvement même de la pensée hégélienne qui est un corps à corps ininterrompu avec ce qui dans l'existence échappe à la rationalité. Bien sur j'étais très heureux de découvrir qu'au dessus de la raison limitée de l'entendement (Verstand), il y avait une raison supérieure qui se nourrissait de la contradiction au lieu de la rejeter, la raison dialectique (Vernunft). Mais pour moi, dans les contradictions, il y avait aussi, implicitement certes mais fortement, la contradiction entre le rationnel et l'irrationnalisable, entre autre la réalité existentielle. Dans Hegel m'a séduit aussi l'idée de "ruse de la raison" qui montrait que celui qui croit n'agir qu'en fonction de ses intérêts égoïstes agit en fait pour une oeuvre collective dont il est inconscient. Déjà, et je l'indiquerais très bientôt, j'avais été frappé par l'enseignement que souvent l'on déclenche des processus qui aboutissent à des résultats contraires aux intentions qui l'avaient initié. Et plus tard je serai frappé par l'idée "eco-systemique" montrant qu'à partir des interactions myopes entre individus, plantes, animaux, naît de proche en proche un système éco-organisateur qui rétroagit sur les individus constitutifs du système et régule l'ensemble de ses activités.

De Hegel je reviens à Marx. Le Marx qui m'a frappé est celui du Manuscrit économique-philosophique, où sans doute s'est sourcée mon idée d'anthropo-sociologie, mon idée d'unidualité humaine (naturelle et culturelle), et l'idée que sciences de l'homme et sciences de la nature devaient s'embrasser l'une l'autre, aucune ne devant engloutir l'autre, mais l'une et l'autre devant tisser une relation dialogique indissoluble. De Marx je retenais aussi l'idée que les disciplines (économie, psychologie, sociologie, histoire) n'étaient que des catégories d'utilité certaines mais limitées, et qu'il fallait saisir les problèmes anthropo-sociaux dans leur multidimensionnalité. Mais ce qui m'avait marqué de façon cruciale dans Marx, c'était l'énergie inouïe avec laquelle il avait uni dans une même conception théorie et praxis, et ce qui me retenait et me bouleversait, c'était qu'il avait réussi à arrimer à

la vision dialectique de l'histoire humaine, l'idée que cette dialectique même, pourtant inachevable dans son principe, pouvait être couronnée en permettant, voire même provoquant le saut historique capital dans une nouvelle société où serait abolie l'exploitation de l'homme par l'homme..

En même temps qu'à 21-22 ans je me nourrissais de Hegel et Marx, je me nourrissais de Rimbaud. Mon ami Jacques Francis Rolland, avec qui je partageais une chambre à la Maison des étudiants de Lyon, idolâtrait Rimbaud comme moi, et nous déclamions La Saison en Enfer, oeuvre maîtresse, oeuvre pythique, qui comme la pythie de Delphes, selon la parole extraordinaire d'Héraclite "*ne dévoile pas, ne dissimule pas, mais indique*". Rimbaud nous parlait de notre vouloir vivre, de nos ardeurs, de nos folies, de la dureté des temps, de la résolution à prendre ("il faut être absolument modernes"), de la nécessité de dire adieu, de partir pour l'aventure. Au cours de cette époque adolescente, je découvre Malraux, Céline, Proust. Le Malraux de "*La condition humaine*" et de "*l'Espoir*" a joué un rôle énorme sur beaucoup de jeunes intellectuels de ma génération, nous poussant à vivre nos idées, à risquer notre vie pour elles, à exalter la fraternité, à espérer en la Révolution.

Le marxisme me montrait qu'on ne pouvait résoudre les problèmes philosophiques que dans la praxis (qui apportait le "dépassement de la philosophie"), Malraux me donnait l'exemple de l'écrivain combattant, qui n'allait pas peu contribuer à faire de moi un résistant. Je pouvais dépasser mon deuil et ma nostalgie dans la fraternité vécue au service de la grande patrie, l'humanité. L'antisémitisme de Céline, en pleine occupation, ne m'empêchait nullement d'être emporté par et dans le "Voyage au bout de la nuit" épopée de la misère, de la folie, de la dérision de l'Occident moderne. Comment dirais je? Il y avait quelque chose de dostoïevskien à la française que je retrouvais dans le Voyage. Par la suite, longtemps après, j'ai retrouvé le mélange d'autodérision, d'épopée lamentable, comme ingrédients dans la restitution du caractère dantesque de la seconde guerre mondiale dans "*D'un château l'autre*" et "*Nord*".

Enfin Proust fut pour moi avec évidence le plus grand écrivain de ce siècle. Aux antipodes de Céline, ils sont complémentaires l'un à l'autre, ou plutôt je dirais que Céline est complémentaire à Proust. Que la chronique d'un mondain dans le monde rétréci du Faubourg saint Germain devienne un microcosme de tout tissu de vie humaine, que l'amour pour la mère ait trouvé l'expression qu'enfin je trouvais adéquate à ce qui me semblait jusqu'alors indicible, qu'il ait, plus généralement, étendu le royaume du dicible à la complexité infinie de notre vie subjective, qu'il ait allié l'extrême précision du mot, l'extrême subtilité de l'analyse à ce qui d'ordinaire lui est incompatible, la traduction de la vie de l'âme et du sentiment, tout cela m'a enthousiasmé et surtout me montrait, sans encore me faire surgir la notion, que la vérité était dans la complexité.

Déjà j'étais poussé, par mon sentiment aigu de la vérité des idées contraires (et j'allais oublier de dire que la lecture de Jean Barois de Roger Martin du Gard m'avais gardé dans ce sentiment existentiel premier<sup>2</sup>, ainsi que par mon sentiment que la vérité sur l'homme ou la société ne pouvait être réduite unidimensionnellement à une catégorie disciplinaire (la psychologie, ou l'économie), tout cela lié au sentiment profond qu'on ne pouvait exclure l'histoire et le sujet pour comprendre quoi que ce soit, tout cela devait me pousser, dès que je commencerais à écrire, à relever le défi de la complexité des choses plutôt que de chercher une conception réductrice simple. J'allais, par une autre influence, être confirmé, orienté et éclairé dans cette voie. Ce fut par l'un de mes professeurs d'histoire, en ma première année d'université, Georges Lefebvre. Il faisait deux cours, l'un sur les origines, l'autre sur l'historiographie de la Révolution française. Dans le premier il montrait que ce qui avait déclenché la Révolution, ce fut une "*réaction aristocratique*".

---

<sup>2</sup> "Quand on est d'un parti, on ne peut pas ne pas être en même temps de l'autre"

Voulant profiter de la débilitation de la Monarchie absolue, l'aristocratie poussa à la convocation des Etats généraux pour récupérer ses anciens privilèges politiques, car elle comptait naturellement, avec le concours du clergé, sur la majorité des deux tiers aux votes, ceux-ci se faisant par ordres, et non par têtes. Or c'est en imposant le vote par tête que le Tiers Etat imposa sa suprématie, et que commença le processus révolutionnaire. Ainsi je trouvais la démonstration éclatante de ce que je devais plus tard appeler l'écologie de l'action, où celle-ci dès qu'elle est déclenchée, échappe aux volontés de ses initiateurs pour se tourner éventuellement en sens contraire, jusqu'à l'annihilation de ceux-ci. Le second cours démontrait que l'histoire de la Révolution, au cours du 19<sup>e</sup> siècle puis du 20<sup>e</sup>, se transformait non seulement selon la personnalité des auteurs, mais aussi selon les expériences politiques dont ceux-ci étaient témoins voire acteurs. Ainsi l'histoire du présent rétroagissait sur celle du passé, transformait la vision de celui-ci, et l'historien était lui-même historisé. J'en tirais la conséquence de façon radicale et généralisée. Non seulement l'historien devait lui-même s'historiser, c'est à dire s'auto-situer dans son site culturel/politique, son temps, son expérience, mais tout observateur/concepteur devait s'inclure dans son observation et sa conception, principe que je n'ai cessé d'appliquer dans mes écrits et recherches (d'Autocritique à Plozevet jusqu'aux plus récents), et que j'ai finalement formulé clairement après 1970, lorsque je me suis lancé dans "*La méthode*".

Ainsi, le repli sur soi et l'introversion, qui me caractérisent (tout en étant aussi par ailleurs très extroverti, ce qui n'est nullement incompatible, ce à quoi s'ajoute le fait que d'avoir gardé mes sentiments au secret pendant des années me pousse à m'en délivrer par la confidence), ont permis que soit aussitôt fécondé en mon esprit le message de Montaigne, qui est non seulement celui de la nécessité pour chacun de l'auto-analyse, mais aussi l'idée que chacun porte en soi, dans sa singularité même, l'humaine condition, et l'engrammation profonde de ce message dans mon "*logiciel*" mental, jointe à l'idée de relativité de tout jugement, toute opinion voire toute perception (cela aussi apporté par Montaigne et Anatole

France), tout cela était le terrain favorable pour que les idées de Lefebvre germent en moi, dépassent le domaine de l'histoire, envahissent le champ mental tout entier, et finalement, par la réflexion et le travail, donnent naissance à un principe fondamental conçu et formulé comme tel.

J'ajouterais que mes études d'histoire ancienne, à l'Université de Toulouse, en 40-41, sous l'égide de Gustave Aimard, furent importantes. Voyant que le désastre des cités grecques, conquises par Philippe de Macédoine, n'avait pas conduit à la fin de la civilisation hellénique, mais au contraire à son essaimage victorieux dans le monde devenu hellénistique, voyant que finalement, la Grèce atrocement saccagée et pillée par les Romains, avait finalement "vaincu son farouche vainqueur", en hellénisant l'empire au bout de quelques siècles, je me demandais, à la suite d'un article très explicite de Simone Weil paru dans les Nouveaux Cahiers peu avant guerre, et supposant qu'une Europe conquise par l'Allemagne hitlérienne, dans les conditions atroces qu'elle devinait déjà, finirait par susciter plus tard une Europe civilisée, élargissant le droit de cité à tout individu des populations conquises, comme le fit l'édit de Caracalla en l'an 212 de notre ère.

Ainsi je m'interrogeais à l'époque où le Reich Allemand semblait maître de l'Europe, où la France semblait vaincue à jamais. Puis, un peu plus tard, après la résistance russe à Moscou, je reportais le même raisonnement sur l'URSS stalinienne, qui finirait elle par réaliser l'idée dont elle était explicitement porteuse, celle du socialisme non plus seulement européen, mais universel. Ici fut importante la lecture "*de la Sainte Russie à l'URSS*" de Georges Friedmann. Celui ci montrait que tous les caractères négatifs évidents pour moi de l'URSS venaient, non seulement de "*l'encerclement capitaliste*", mais aussi du poids historique énorme de la Sainte Russie au sein de la toute nouvelle Union soviétique qui devait mettre du temps à accomplir sa mue.

Friedmann avait été excommunié par le PC qui ne tolérait pas la justification critique, laquelle seule attirait vers l'URSS un très grand nombre de jeunes esprits en Europe. Je l'avais connu alors à Toulouse et lui avait fait part de mes hésitations à m'engager *perinde ac cadaver* dans le parti communiste. Et soit par perspicacité psychologique, soit par embarras, il m'avait dit "c'est une expérience par laquelle vous devez peut être passer". Ainsi l'on voit que la ruse de la raison hégélienne, l'écologie de l'action (qui n'avait pas encore ce nom), l'examen des évolutions historiques concrètes, séculaires, l'explication historique de Friedmann me portaient à des acceptations de faits accomplis, de "nécessités" et "contraintes" de l'histoire, ce que je ne conteste nullement maintenant, mais je vois maintenant beaucoup plus le problème de la liberté, du refus moral, mais tout cela est une autre histoire...

Bien entendu, s'il n'y avait pas eu la guerre mondiale, et la résistance de l'URSS à l'invasion nazie, les mêmes "*thematà*" (pour reprendre l'expression de Holton que je conçois comme idées directrices obsessionnelles) m'auraient fait cristalliser sur autre chose que le communisme stalinien. peut être même les forces de scepticisme auraient dominé, et je n'aurais pas adhéré à la grande religion de salut terrestre qui s'est épanouie au 20<sup>e</sup> siècle. Je dirais même que mon adhésion au communisme stalinien, contre lequel toute ma culture politique antérieure (hésitant entre les radicalismes libertaires ou trotskistes et le réformisme du frontisme de Bergery) m'avait presque immunisé, n'a été possible que dans ces conditions particulières. Mais cette régression intellectuelle incontestable pour moi fut lié à une progression existentielle décisive: c'est ce qui m'a permis de m'affranchir, de risquer ma vie, d'affronter la mort, de quitter l'état chrysalidaire dont je n'aurais pu sans doute, s'il n'y avait pas eu la guerre, jamais m'affranchir. Et enfin, j'ai acquis dans l'appareil du parti bien que je sois demeuré toujours à sa périphérie, je n'étais pas qu'un simple militant mais un "*permanent*") une expérience inoubliable, non seulement personnelle, mais à la fois psychologique, sociologique, culturelle, religieuse, car l'Appareil concentre en lui pouvoir théologique (la vérité

scientifique absolue du marxisme-léninisme), politique, religieux, policier, joint à la discipline militarisée.

J'ai vu ce que cette incroyable machine pouvait faire d'un homme, comment elle le transforme, et comment cet homme se transforme à nouveau, hors de la machine. J'ai eu l'expérience du mythe, du sacré, de la "*possession*" au sens hyperdostoïevskien du terme. J'ai résisté à cette machine dès 1946, je me suis trempé cette fois non plus dans la lutte physique contre un ennemi extérieur, mais dans le "combat spirituel", le plus terrible de tous comme l'avait bien vu Rimbaud, contre la machine et contre la Foi enracinée en moi-même. Merci, camarade Staline. Je n'ai jamais participé au culte de la personnalité, à la différence de la plupart des intellectuels communistes français, mais j'ai justifié le stalinisme par rationalisation philosophique hégéliano-marxiste, fatalisme historique que j'appelais "réalisme", et j'ai pu après comprendre et analyser ce qu'il y avait d'erroné et de pervers dans les processus en oeuvre dans mon esprit, c'est pour quoi je remercie le camarade Staline; cette erreur gigantesque m'a permis par la suite d'être vigilant contre les nouvelles sources d'erreur, et le chercheur sourcilleux pourrait s'en rendre compte, car jamais depuis 1951 et surtout 56 je n'ai versé dans les innombrables erreurs qui ont été les "vérités" de l'intelligentsia de gauche française.

Par la suite, je découvre des auteurs non moins importants, mais j'ai passé l'âge des empreintes les plus profondes, l'âge de formation, et s'ils me marquent, s'ils prennent une place permanente désormais dans mon esprit, s'ils jouent un rôle clé dans mon travail, ils sont moins décisifs, du fait même de l'âge, qu'ils auraient pu l'être si le les avais lu plus tôt. Ainsi en est il de Freud, que je lis systématiquement dans les 28-30 ans, au moment où je travaille l'Homme et la mort. Cette étude, étant donné la conception profonde qui s'est inscrite en moi, étant donné le faible *imprinting* des conceptions reçues, notamment de l'idée universitaire de discipline, étant donné que j'écris ce livre en autodidacte inévitablement (d'une part, je suis chômeur et passe mes journées à la Bibliothèque nationale à chercher tout seul dans

les fichiers, d'autre part il n'y a pas de bibliographie propre aux conceptions humaines de la mort, pas de champ de recherche ad hoc préconstitué) me conduit à une recherche multidimensionnelle bio-anthropo-psycho-socio-culturo-historique.

Dans cette recherche, l'intégration (à ma façon autodidacte je suis intéressé par la pensée de Freud sur l'homme, et non par la thérapie analytique) de Freud est d'autant plus profonde que ce que je trouve en lui d'abord ce que d'une autre manière j'avais trouvé dans le Manuscrit économique-philosophique de Marx (l'unicité de l'homme naturel et de l'homme culturel) la source commune du biologique et du psychologique, l'idée originale que l'individu humain est fait d'une dialectique constructive entre l'univers pulsionnel à source biologique (le ça), le sur-moi (la détermination autoritaire du père et de la société) et le moi qui dépend de l'un et de l'autre, et ne peut advenir qu'en émergeant de l'un et de l'autre "*Wo das Es wagt Ich muss werden*". Bien d'autres choses me sont venues de Freud, que j'ai pu combiner, intégrer dans mon "marxisme ouvert" que je n'ai pas modifié depuis, que j'ai seulement intégré lui-même, en le provincialisant, dans une conception plus véritablement multidimensionnelle.

Mais en même temps j'ai été marqué profondément par Otto Rank, qui dans son Don Juan, m'a fait connaître et imposé la notion de "double", que je crois anthropologiquement fondamentale et sur laquelle je n'ai cessé de travailler depuis. J'ai été marqué par Jung (la dialectique animus et anima, la psychanalyse des mythes, l'immersion de l'inconscient individuel dans l'inconscient collectif) puis Ferenczi, dont le Thalassa o combien me parlait de moi même en me parlant du destin humain comme d'un arrachement des eaux-mères. Alors que Freud excommuniait ses disciples devenus hérétiques, que ces pensées s'excluaient les unes les autres, le les intégrais, je pouvais les articuler, les faire communiquer. C'est une source d'imagination poético-scientifique inouïe, et j'ai trouvé son équivalent poético-existential dans le surréalisme, qui, comme le marxisme, appelle à ne pas dissocier

l'être, le faire, le penser, apportant en plus son sentiment éblouissant de l'amour et son sens de la réalité anthropologique fondamentale du rêve.

Le surréalisme, je l'avais découvert un peu plus tôt, après la libération, par mon ami Mascolo (par lui également j'ai découvert Georges Bataille, beaucoup plus important pour moi qu'un Sartre et pour cela toujours à demi-méconnu), et c'est par lui, je crois que j'ai été amené à connaître et aimer personnellement André Breton dont j'ai subi le rayonnement sans appartenir le moins du monde à la secte. Je dirais, pour lier ce que je dis maintenant à ce que j'ai dit du romantisme allemand, que je n'ai jamais laissé le système d'idées ronger et détruire le problème même de l'existence et de la subjectivité. Aussi je me suis nourri, en même temps que des lectures marxistes de mes années de formation, de lectures "existentialistes" comme celles de la première traduction d'Heidegger en français (Qu'est ce que la métaphysique), des écrits de Jean Wahl sur Kierkegaard, Heidegger, Scheler, du Sartre de l'époque existentielle, etc..

Puis les années ont passé, j'ai beaucoup lu dans tous les domaines, découvrant parfois un texte illuminant (comme celui de Walter Benjamin sur l'ambivalence de la culture, paru dans un numéro des Temps modernes du début des années 50 je crois), concentrant provisoirement mes lectures dans le domaine que je travaillais, sans que ce soient des lectures "spécialisées" puisque l'intelligibilité de chacun de ces domaines nécessitait pour moi des lectures très variées: ainsi l'étude du cinéma m'a amené à lire non seulement cinéastes, théoriciens du cinéma, sociologues des médias, mais aussi anthropologues et philosophes.

Au cours des années 57-62, des événements étonnants (rapport K, Octobre polonais, révolution hongroise, putsch d'Alger et renversement de la quatrième République) surexcitent des processus de révision, déstructuration/ restructuration en chaîne, déjà commencés avec la fondation de la revue Arguments (que je dirige) et qui à la fois se généralisent et radicalisent (Dans ce sens, Arguments, c'est le

“révisionnisme généralisé” et la promotion de la “pensée interrogative”). C’est alors que je découvre l’Ecole de Francfort, Adorno surtout avec qui je me sens en profonde résonance, sauf dans sa condamnation de Heidegger et de la “mass culture”. Par la suite Adorno restera toujours très fécondant pour moi. Mais dans ces processus, c’est tout d’abord l’agitation dialogique dans l’équipe d’Arguments (avec Duvignaud, Axelos, Fejtö entre autres) et puis surtout le cheminement méta-marxiste en synchronisme et dialogue avec Castoriadis et Lefort, mes vrais compagnons de route dans les traversées de ce qui pour nous furent les déserts de l’althussérisme et du structuralisme, du Trissotinisme et du Diafoirisme (toujours triomphants en France où triomphent les idées mères les plus débiles quand elles sont enveloppées des dentelles les plus subtiles) et qui pour l’intelligentsia française fut une superbe ère des Lumières (autrement dit les années 60, jusqu’à l’explosion de 68).

Il faut attendre les années 68-70, c’est à dire mes cinquante ans, pour que je recommence spontanément un réapprentissage et que des auteurs nouveaux, venus d’horizons alors inconnus, me marquent de façon décisive. Je citerai ici von Foerster, qui m’initie à la problématique de l’auto-organisation, ainsi qu’à la problématique de la dialectique de l’ordre et du désordre (*order from noise*) sur les indications d’Henri Atlan qui lui même a développé ces deux problématiques de façon originale et a eu au moment décisif, l’influence catalytique sur moi. Je dois citer aussi Gregory Bateson dont A. Wilden, en Californie, me fait découvrir la pensée. Je me force honnêtement à citer le Michel Serres des Hermès. Il y eut la découverte tardive de la pensée des von Neumann, Wiener, Ashby, et l’importance des communications de Gottard Gunther dans le cercle de von Foerster.

Enfin, il y a la lecture décisive, illuminante de la conférence de Husserl sur “*La crise de la science européenne*”, ce sur quoi sont venus se greffer les textes de Heidegger sur la technique et la raison. Voilà pour ceux qui furent le plus important, en ce moment de mue intellectuelle où l’on peut se re-former. Sans ces influences,

et celles de quelques autres que ne cite pas ici non que je les oublie mais pour ne pas faire catalogue, je n'aurais pu tenter la nouvelle et ultime aventure, celle qui m'a permis de concevoir enfin ce qui a toujours été mon problème, celui de la pensée complexe, apte à saisir la solidarité des problèmes, et l'indissociabilité du problème anthropo-bio-cosmologique.

Sans cesse, je suis revenu à mes questions adolescentes, les questions dites philosophiques ou éthiques, celles de l'homme, de la vie, de l'homme et de la vie dans le monde, celle du qui sommes nous, d'où venons nous, ou allons nous, celle des origines, du devenir, du sens et du non sens. Je n'en ai jamais fait mon deuil et en cela j'ai échappé à l'*imprinting* de plus en plus puissant qui somme chacun de ne se consacrer qu'à un savoir parcellaire de spécialiste-expert. J'y suis revenu, quand après une hospitalisation au Mount Sinoï Hospital à New York, j'ai voulu savoir où j'en étais, ce que je croyais, ce qui était important en moi, où étaient "mes" vérités, s'il y avait une vérité (j'écris alors ce qui va paraître dix ans plus tard sous le titre Le vif du sujet). Et voilà que dans ces années 69-70, je commençais à trouver, dans les marges du savoir universitaire officiel (et de façon étonnante dans le monde ingéniérial/mathématique où est née la cybernétique), les outils, notions, qui me permettaient désormais de conceptualiser ce que j'avais toujours fait spontanément ("dialectiquement) et de poser enfin la recherche cognitive sur la connaissance elle-même.

Je crois avoir fait dans "*La méthode*" une élaboration personnelle "*originale*". Mais je n'ai pu le faire, comme tout ce que j'ai fait, que parce que j'ai été ouvert à des influences venues de tous horizons, parce qu'aucune carapace doctrinaire durcie n'est venue figer ma conception, et cela parce que celle-ci est encore le lieu d'un antagonisme toujours actif entre des poussées contraire, qu'elle vit de ces antagonismes, qu'elle vit, comme toute pensée personnelle "*à la température de sa propre destruction*". C'est cette singularité qui dans le fond me fait recevoir tant d'influences, d'auteurs si divers, parfois ennemis, et qui, même apparemment

incompatibles, je vois secrètement unis (comme Pascal et Hegel). Voué à l'anthropo-sociologie, à la navette entre science et philosophie, je n'ai cessé de me nourrir de littérature et de poésie, et cela non pas par compensation, pour le loisir, comme le violon d'Ingres ou celui d'Einstein, mais pour donner sève à mes idées. Le Livre a eu une importance primordiale pour moi, justement parce que je ne me suis pas enfermé dans les livres: je n'ai cessé d'être emporté par le Vivre; je n'ai pas vécu dans les livres, mais les livres ont été omniprésents dans mon vivre et ont agi sur lui. Le Livre a toujours stimulé, éclairé, guidé mon vivre, et réciproquement mon vivre, demeuré à jamais interrogateur, n'a cessé d'en appeler au Livre.

**ICONOGRAPHIE** : Edgar Morin intervenant au Forum Libération 2008. Photographie de David Monniaux sous licence Creative Commons [GNU Free Documentation License](#).